La naufrageur [fin]

Autor(en): **Gérard, R.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **35 (1967)**

Heft 6

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-567380

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA NAUFRAGEUR

(Fin)

Ils s'émerveillait de vivre encore après avoir cru mourir dans le naufrage. Joel lui fit un nouveau pansement et souleva la couverture pour s'assurer que d'autres plaies ne se révélaient pas. La vue de ce corps nu, chaud, odorant, réveilla son émotion. Il tâta les membres du marin, puis son torse, puis ses hanches, afin de déceler des points de souffrance possible, mais, malgré lui, ses gestes s'attardaient, devenaient des caresses. Il sentait ses mains trembler et un désir fou s'emparait de lui, ses attouchements s'attardaient, il aurait voulu poser ses lèvres sur cette peau douce et brunie par le hâle. D'abord sans méfiance, le jeune garçon sentit soudain l'étrangeté de ces caresses trop appuyées sur ses cuisses, sur son ventre. Il eut un air surpris, une expression d'inquiétude, puis son regard croisa celui de Joel et ils rougirent tous deux de leurs pensées. Ce regard se prolongeait. Joel s'était écarté brutalement, se sentant pris en faute, mais il ne pouvait changer l'expression de désir trouble et, en même temps, de tendresse, de supplication, que trahissaient ses yeux. Le regard de Hans était une question, une inquiétude puis il comprit et le trouble l'envahit à son tour. Enfin, un très léger sourire adoucit ses traits et il baissa lentement les paupières, comme une acceptation. Quand Joel avança de nouveau sa main pour la poser très doucement sur son corps, il frémit mais ne se défendit pas.

Juste à ce moment, une sirène hurla dans la brume, tout près semblait-il. Joel se redressa d'un bond. Le bateau de ravitaillement! Depuis des semaines, il l'espérait, et il venait maintenant, profitant de l'accalmie, alors que pour la première fois Joel eût souhaité ne jamais le revoir. Il se précipita à la fenêtre; en effet le petit bateau-convoyeur du port approchait et on discernait déjà les hommes sur le pont, le capitaine près du gouvernail.

Pendant une minute de folie, de panique, Joel fut tenté de cacher le garçon, de le bâillonner, de taire le naufrage, de garder pour lui seul et pendant des semaines encore cette belle épave qu'il avait recueillie, qui lui appartenait. Le marin n'était-il pas presque consentant, affaibli par sa blessure, tellement dépendant? Et, d'autre part, s'il le laissait parler, on connaîtrait sa faute, les raisons du naufrage. On le condamnerait, il perdrait sa place, irait peut-être en prison . . . Son visage devait exprimer ses pensées car la frayeur était revenue dans le regard de Hans. Il avança vers le garçon qui lui tendit la main. C'était une main d'homme, une main d'ami, fraternelle. Il la serra avec force, contre sa poitrine, un instant, puis il s'élança dans l'escalier.

Le bateau était déjà tout près des récifs, fortement agité quoique la mer parût calme en surface. Déjà, les marins lançaient des filins, descendaient l'ancre. Puis le capitaine passa la rambarde, descendit l'échelle et prit pied sur le rocher, où les vagues l'attaquaient encore jusqu'à mi-cuisses.

«Quel temps! cria-t-il. On désespérait de pouvoir venir un jour. Le temps ne vous a pas semblé long?».

Joel l'accueillit au seuil de la porte, les mains dans les poches, le regard bas. «Moi, ça va, répondit-il, mais j'ai un blessé. Il y a eu un naufrage sur les récifs, je n'ai pu recueillir que celui-là . .».

«Diable!» s'exclama le capitaine. Puis il s'engagea rapidement dans l'escalier. C'était la fin pour Joel. Il aurait volu expliquer, avouer lui-même, mais c'est le jeune marin qu'on allait interroger, qu'on allait emporter, lui prendre . . . Et lui même ne serait plus bientôt qu'un accusé que l'on allait conduire à la justice des villes. Il soupira, baissa la tête, suivit le capitaine.

Celui-ci était déjà au chevet du jeune marin qui, à moitié soulevé malgré sa blessure, parlait avec volubilité. «C'est une chance que j'ai voyagé dans le nord dans ma jeunesse et que j'ai appris le danois, dit le capitaine. Ce garçon me raconte le naufrage dont il fut sûrement le seul survivant».

«C'est ma faute», commença Joel maladroitement.

«Mais non! Ne vous mettez pas cette idée en tête! La solitude vous a donné des pensées noires. Ce marin me dit que son bateau a pris l'eau avant d'arriver dans vos parages et qu'il s'est guidé en nageant sur les feux de votre phare pendant que le navire sombrait. Cela prouve que votre service n'est pas en faute. Bien, nous allons l'emmener tout de suite et le conduire à l'hôpital. Sa blessure n'est pas grave. Quant à vous, on décharge votre ravitaillement et on reviendra la semaine prochaine . . . si la mer le permet».

Pendant qu'on soulevait Hans enveloppé dans une couverture pour le descendre, il prit la main de Joel et, furtivement, alors qu'on ne l'observait pas, il y a posa ses lèvres.

Du seuil du phare, Joel assista à l'embarquement de son ami d'une nuit dramatique et trop brève. Porté dans les bras du capitaine et d'un robuste marin, Hans disparut dans la cabine du bateau. Déjà, on remontait l'ancre, Joel allait se retrouver seul.

«Ah! j'oubliais, cria le capitaine par dessus le bastingage. Votre rescapé m'a demandé de vous dire qu'il veut apprendre le français pendant sa convalescence afin de revenir vous voir et vous remercier. Il répète qu'il ne vous oubliera pas . . .».

Le bateau s'éloignait et le vent s'élevait de nouveau, les mouettes tournoyaient, les vagues se brisaient brutalement sur les récifs. Des voix pleuraient dans le crépuscule autour du phare isolé. Pour Joel, ce n'étaient plus des pleurs, mais une présence, un souvenir, l'accompagnement d'une attente, les voix de l'amitié . . .

R. Gérard. Novembre-décembre 1966.